

VENERIE

la chasse aux chiens courants



Князь Сергей Михайловичъ
Кантакузинъ Графъ Сперанскій.
На сворь: подъ сѣтрянемъ "Бакъ",
Залѣмъ "Балла" и "Чаусъ".
Буромѣа 1912 годѣ

Un héros de la Vénerie SANS PEUR CHIEN D'ORDRE

par le comte Henri de Vibraye
dessins de Xavier de Poret

(Suite)



LE PARADIS RETROUVÉ

Que les journées semblaient longues maintenant. On se sentait encore plus abandonné de Dieu et des chiens depuis qu'on n'avait même plus la société de cette pauvre vieille chienne, ni sa conversation, car causer n'était pas le fort de Mylord. L'hiver était venu tout à fait, les routes étaient boueuses. La carriole, si petite qu'elle fût, paraissait parfois bien lourde. Quant au vieux chemineau il ne s'améliorait pas. Il buvait de plus en plus et mangeait de moins en moins. Cela ne faisait pas de grasses pitances que les restes de ses repas ! Le vieux chien maigrissait et grisonnait.

Pauvre Sans Peur devenu Chasseur ! Chasseur, depuis qu'il ne chassait plus. Il lui restait les nuits, pendant lesquelles il pouvait rêver, rêver aux gloires passées, aux jours radieux où l'on galopait derrière un cerf... Il croyait entendre les cris des autres chiens, le galop des chevaux, les trompes, la voix vibrante de Ponrau... Au réveil, hélas ! on retrouvait la misère, la vilaine carriole, l'odeur nauséabonde de Mylord... et la vie de chemineau reprenait.

Le vieux ne savait plus très bien ce qu'il faisait. Son vieil instinct, nous l'avons dit, l'avait toutefois ramené dans la région où avait habité son protecteur, mort maintenant. Et Sans Peur reconnaissait des lieux autrefois familiers. Plus d'une fois même, il crut entendre des trompes sonnantes dans le lointain, des chiens qui donnaient. Il était heureux que la mémoire de Mylord fut oblitérée par l'alcool, sinon il ne se fût pas si dangereusement rapproché de la région d'où venait certainement son chien... d'attelage. Il faisait semblant d'ignorer sa provenance, mais il avait bien vu, lorsqu'il l'avait trouvé, la lettre B qui indiquait sans erreur possible l'équipage du Marquis de Bivarey. Mais-presque aussi vite que le poil avait repoussé sur la marque, l'esprit de Mylord s'était obnubilé. L'air abruti, l'œil hagard, à peine était-il capable de prononcer quelques paroles incompréhensibles.

Or, voici qu'un jour, les lentes randonnées du chemineau l'amènèrent en forêt de Loubogne non loin de l'étang de Valperché. Sans Peur en reconnaissait les aspects, en retrouvait les odeurs. A un moment donné, ce fut en réalité et non pas en rêve qu'il perçut des sons autrefois familiers ! Était-ce possible ? Mais oui : c'étaient bien des trompes, des voix de chiens courants qu'on entendait. La vénerie ? Une chasse à courre ? Non ! on avait dormi dans une mauvaise hutte de charbonnier comme d'habitude : c'était là et non au chenil qu'on s'était réveillé. Il avait, comme

d'habitude traîné la carriole... Cependant... ces bruits n'étaient pas des illusions. Le vent apporta soudain l'odeur de grands animaux. Notre ami, inquiet, ému, tremblait tout en tirant sur les traits de corde. Mylord, naturellement, ne s'apercevait de rien et conduisait comme d'habitude son petit équipage. Où allait-on ? Là-bas, en direction de nulle part, comme d'habitude... Une saute de vent apporte cette fois un clair son de trompe. Un bien-aller ! Sans Peur en est certain. Mylord, qui a l'oreille dure, n'a rien entendu. Sans Peur, qui s'est arrêté net, reçoit une injure. Il repart. Il a cru rêver encore... Mais peut-on rêver en marchant ? Seraient-ce des revenants qui courent dans la forêt ? Les échos font croire qu'il y en a partout... Sans Peur a accéléré l'allure, il marche comme dans une hallucination, tous les nerfs tendus.

Tout à coup les cris deviennent plus précis. La chasse fantôme se rapproche. Sans Peur s'arrête net, les oreilles dressées. Ses yeux se fixent sur un objet qui se meut sous la futaie...

— Quoi qu'y a ? fait Mylord sans même apercevoir ce qui peut bien intéresser son chien.

A ce moment, à moins de quarante mètres, un animal a bondi hors du bois : il saute pesamment au milieu de la route et se jette de nouveau sous bois de l'autre côté.

Sans Peur pousse un cri déchirant et bondit à son tour. Du coup, les deux traits cassent : la voiture reste là. Mylord hébété butte dedans et se met à crier avec un juron :

— Chasseur, Chasseur, Chasseur !

Mais Chasseur redevenu Sans Peur est déjà loin sur les pas du cerf presque hallali courant. Sa puissante voix d'autrefois lui est revenue soudain et résonne sous futaie. L'instant d'après, une vingtaine de chiens chassant à pleine gueule sautent la route, suivis de près par Ponrau qui sonne un bien-aller retentissant et disparaît derrière eux sous futaie. Les veneurs arrivent les uns après les autres et la futaie est pleine de fanfares. C'est que la voie est brûlante et le récri des chiens indique que l'animal est sur ses fins. Encore quelques centaines de mètres et le récri formidable des abois retentit.

Le cerf fait tête. Ponrau bondit à bas de son cheval pour le servir, mais s'arrête comme pétrifié.

— Allez-y, lui crie le Marquis toujours pressé... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Sans Peur, monsieur le Marquis... Sans Peur est là !

— Sans Peur ! Vous rêvez !

— Non, monsieur le Marquis. Là !

Et il le désigne de sa main armée du couteau.

— On dirait, en effet. Ce n'est pas possible. Il est mort depuis longtemps.

Tout le monde en effet croyait que le pauvre vieux chien s'était noyé dans l'étang de Bandaru, le jour où on y était arrivé, après un très longue chasse. On avait pataugé à la nuit tombante, puis on avait rameuté tant bien que mal et on était rentré. Des recherches faites aux alentours n'avaient rien donné. Ponrau ne savait pas que Sans Peur avait dû s'arrêter épuisé de fatigue bien avant qu'on fût arrivé à l'étang et que, lorsqu'il avait cherché à rejoindre ses camarades, ceux-ci étaient déjà loin.

Ponrau servit le cerf aussi vite que possible et revint à Sans Peur qui pillait consciencieusement l'animal et donnait tous les signes de la joie la plus vive. Il reconnut son cher piqueux. L'un et l'autre faisaient assaut d'amabilités.

— Mon vieux Sans Peur, mon pauvre Sans Peur. Mais d'où viens-tu donc ?

Il aperçut à ce moment la bricole qui pendait au cou de son cher chien.

— Ils l'avaient attaché, ma parole.

Le marquis était descendu de cheval et caressait lui aussi le chien. Tous les veneurs, les uns après les autres venaient lui faire des frais. On le comblait de caresses et chacun tirait, des provisions apportées par les voitures pour le goûter, les friandises qui pouvaient lui convenir. Pendant ce temps on préparait la curée. Quand tout fut enlevée, tous les chiens avec Sans Peur rajeuni étaient arrêtés sous le fouet.

— Monsieur le Marquis permet qu'on fasse d'abord honneur à Sans Peur ?

— Bien sûr, bien sûr !

Alors Ponrau de sa voix la plus sonnante :

— Arrête, mes valets ! Hallali, mon Sans Peur !

Et tous attendirent que Sans Peur fût régala. Alors seulement le fouet de Ponrau s'abaissa et tous les chiens purent faire curée. Le vieux chien ne se retira de la foule de ses camarades que pour être de nouveau choyé par tout le monde. Son poil était moins lisse qu'autrefois, ses yeux pleuraient... Arsène cependant lui faisait à la main un pansage rapide, lui essuyant les yeux avec de la mousse, enlevait avec un peu d'eau la boue ancienne qui souillait ses pattes. Il reprenait un peu figure canine ! Il lui manquait bien quelques dents ; il avait blanchi ; mais sa chère tête fine et ses bons yeux étaient toujours là. Son intelligence n'avait pas baissé pendant sa cure de misère et la mémoire lui revenait avec toutes les présences retrouvées. Il reconnaissait maint camarade. Il racontait en bref ses aventures durant les mois écoulés, qui lui semblaient des années.

Et Mylord, qu'était devenu Mylord ? On l'avait aperçu sur la route faisant de grands gestes. Il était arrivé pendant qu'on sonnait les dernières fanfares. Il avait reconnu son chien :

— Mon chien ! mon chien Chasseur qu'est là !

— Ton chien, mon vieux Sans Peur ! hurla Ponrau furieux. Tu l'avais volé, bandit !...

On crut qu'il allait faire un mauvais parti au vieux chemineau. On le calma.

— Où l'as-tu pris ? dis !

— J'l'ai pas pris, c'est lui qu'est v'nu cheu moué. Il tirait bien ma p'tite voiture. Maintenant c'est tout cassé. Tout perdu ! Qu'éque j'vas d'venir sans mon chien !

— Vous voyez bien que ce n'est pas votre chien, dit le marquis. Allez donc à Fraumont chez Vaujoli qui est

là. Vaujoli, vous donnerez bien un coin à Mylord pour dormir, dans l'ancienne écurie...

— Si Monsieur le Marquis le commande, je le ferai, mais je ne tiens pas beaucoup à loger ce client-là ! répondit le garde.

— Je le ferai prendre demain par une voiture et on le mènera chez les petites sœurs des pauvres à Blois. Il sera mieux là, à son âge, qu'à coucher dans les bois.

— On vous donnera un lit, dit le marquis à Mylord.

— Mais je n'aime que les bois !

— Vous ne pourrez plus y vivre maintenant que votre carriole est cassée.

— Elle est pas cassée, c'est l'harnais !

— En tout cas vous n'avez plus de chien. Allez ! faites ce qu'on vous dit...

Le vieux obéit. C'est ainsi que le rapatriement de Sans Peur procura au vieux Mylord de finir ses jours dans une bonne maison, entouré de soins intelligents et désintéressés.

Nous avons laissé le rescapé après la curée. Le chemineau avait tenu à lui donner une caresse d'adieu et le chien généreux l'avait remercié d'un balancement de queue, tranquille maintenant qu'il ne reprendrait pas sa vie d'exil.

Le Marquis ne voulut pas que le cher vieux chien rentrât à pied à Yverchen distant de quatre lieues. On trouva facilement un volontaire pour le rapatrier. Ce fut M. de Buffalaud qui suivait toujours la chasse en voiture qui habitait tout près d'Yverchen. Son offre fut acceptée de bon cœur. Ainsi, pour la première fois de sa vie, Sans Peur fit une retraite confortable, douillettement couché dans une couverture, bien au chaud dans le fond d'une charrette anglaise.

Le marquis partit, comme il avait l'habitude de le faire, au grand trot, il était arrivé à Yverchen bien avant la meute et même avant M. de Buffalaud. Il avait donné ses ordres au vieux Lustau, l'ancien valet de chiens qui vaquait toujours aux besognes les plus variées. Ce dernier aurait à s'occuper de Sans Peur et à le faire nettoyer avant de le ramener au chenil.

Ainsi Sans Peur, après qu'on lui eut soigneusement lavé la figure et les pattes, donné un peu de soupe chaude, était mollement étendu sur la paille fraîche du banc, entouré de ceux de ses anciens camarades qui n'avaient pas été découplés ce jour-là, bien avant que la meute fût de retour. Il avait refait connaissance avec maint ami.

Qu'on était bien ! Quel bonheur de se retrouver à Yverchen. Oh ! la bonne nuit... Cette fois on pouvait bien rêver. La réalité était encore plus belle.

Au matin, dès le réveil, Ponrau vint demander à Sans Peur comment il avait dormi, s'il n'était pas trop fatigué, s'il se sentait heureux. Le chien répondait avec toute l'éloquence de son fouet et le sourire de ses vieilles dents.



Ponrau le pansa lui-même avec le plus grand soin, examina ses pieds, mit de l'onguent sur quelques coupures, lava à l'eau bouillante ses bons yeux qui pleuraient un peu. Il fut frictionné, brossé ; on lui retaila le fouet, on refit la marque B sur son flanc. Enfin le Marquis vint voir Sans Peur. On l'emmena faire quelques pas sur la pelouse. Il humait l'air de tous côtés, prenait de petits galops, tout joyeux de se retrouver là.

— Mais il marche encore très bien, dit le Marquis. Il faut absolument lui faire prendre encore quelques cerfs... Il aime tant ça ! Seulement, pour lui, on mettra un relais à chaque fois que cela sera possible et on ne le donnera qu'à la fin, quand l'animal sera très avancé... Et il nous rendra encore service.

— Bien, monsieur le Marquis. Je ne croyais jamais le retrouver. Je pensais qu'il s'était noyé dans le grand étang de Bandaru, le pauvre vieux. Quand on pense ! Des bracos auraient aussi bien pu le voler et s'en servir pour tirer les grands animaux.

— Enfin, il est là, c'est l'essentiel.

Pendant le reste de la saison, Sans Peur fut en effet mené au rendez-vous assez régulièrement, parfois en voiture quand c'était un peu loin. On eut soin de ne le découpler que dans de bonnes conditions de façon qu'il n'eût à payer de sa personne que pendant une demi-heure, trois quarts d'heure au plus. Si un bat-l'eau se produisait, on le rappelait et on le mettait au sec, quitte à le faire participer ensuite à la curée.

Les dernières semaines de la saison se passèrent ainsi. On se donnait et on lui donnait parfois la joie de le découpler (étant en relais) un instant avant l'arrivée des autres chiens et on pouvait ainsi entendre le vieil appel si fréquent naguère :

— Aucoute à Sans Peur...

Puis vint la dernière chasse de la saison et le repos du printemps. L'été passa. A la fin de cette longue période de repos et de bons soins, notre cher Sans Peur avait repris belle apparence. Il fallait penser à la manière de l'utiliser au cours de la saison qui bientôt s'ouvrirait.

LA FIN D'UN BRAVE

Avec l'automne arrivèrent les jeunes recrues. Plusieurs descendants de Sans Peur étaient déjà de grandes personnes sur qui on pouvait compter, c'est-à-dire des chiens de change. Eux-mêmes avaient des enfants... Sans Peur accueillait toujours avec bienveillance les nouveaux venus, français ou étrangers. Il y avait maintenant toujours à Yverchen un effectif de plus de cinquante chiens, tous dans la voie du cerf.

On se préparait pour la prochaine saison. Le vieux rapprocheur saintongeais, Tourbillon, qui guidait tous les autres, était mort. Il fallait lui trouver un remplaçant. Sans Façon, le frère de Sans Peur, presque aussi fin de nez que lui, s'était assagi. L'idée vint à Ponrau d'adjoindre, pour rapprocher, les deux frères à quatre autres chiens sages et capables de suivre une voie très haute. Il s'en ouvrit à son maître :

— Si monsieur le Marquis le veut bien, dit-il, j'essaierai de faire rapprocher Sans Peur et Sans Façon avec les quatre vieux qui restent de l'année dernière ?

— C'est une idée, répondit le Marquis... Menez-les au bois un de ces matins et essayez de leur faire rapprocher des voies un peu hautes. L'un après l'autre, Sans Peur d'abord, Sans Façon ensuite.

Ce fut fait. Les cerfs avaient augmenté en nombre. C'est pourquoi l'équipage ne chassait plus qu'eux. Il devait en prendre cinquante cette année-là. L'essai ayant réussi pour les deux frères, on leur adjoignit les quatre dont il avait été question. Cette équipe dut chasser des voies très froides. Elle s'en tira à son honneur. Aussi dès qu'on commença à chasser, l'équipage possédait six rapprocheurs très fins de nez, bien gorgés, prudents et sages, assez confirmés dans la voie du cerf pour refuser celle d'une biche, et sachant démêler un cerf dans une harde, quelque nombreuse qu'elle fût.

Dès le début d'octobre, c'était pour Sans Peur sa neuvième saison, malgré une température assez chaude et des terrains secs, nos six rapprocheurs firent merveille sur des voies très hautes et permirent de lancer dans de bonnes conditions.

Lorsqu'on chassait dans le voisinage d'Yverchen et que l'animal n'emmenait pas l'équipage dans un débûcher lointain, on donnait aux rapprocheurs la joie de faire curée. Sans Peur était si aimé que parfois une personne suivant en voiture demandait la faveur de faire monter Sans Peur dans son véhicule. Puis quand le cerf était hallali courant, on lâchait le vieux chien qui avait ainsi l'illusion de la chasse pendant quelques instants. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de février.

Un matin, par une des gelées perfides qui sont souvent l'apanage de ce mois, comme on faisait sortir les chiens pour nettoyer le chenil comme d'habitude, Sans Peur resta roulé dans son coin sans se lever. C'était un lendemain de chasse.

— Tu dors encore, mon vieux Sans Peur, dit Ponrau en le regardant. Reste là, on ne te dérangera pas...

Mais lorsqu'on eut enlevé la vieille paille, lavé le sol, remis de la litière fraîche, le vieux chien ne bougeait toujours pas...

— Allons, dit Ponrau, il faut te lever maintenant.

Il s'approcha. Il passa la main sur le dos du chien qu'il croyait endormi. Il était tout froid. Sa fin était venue doucement : il avait été frappé par la congestion pendant son sommeil. Il n'avait pas bougé. On le tira dans la cour toujours dans la même attitude du chien roulé sur lui-même pour dormir. Il ne devait plus se réveiller.

On porta la nouvelle à M. le Marquis qui vint voir le cadavre de son vieux serviteur. Il voulut qu'il fût enterré sous un massif de lauriers — il les méritait bien — à quelques pas du chenil...

Dans le livre de l'équipage on put constater que Sans Peur avait pris part à deux cent quatre-vingts prises. On demanda à M. de Naudechay à combien d'hallalis Sans Peur, au début de sa carrière, avait pris part chez lui. On put en compter vingt ce qui donnait un total de trois cents prises qui se répartissaient ainsi : deux cent quatre cerfs, soixante et onze chevreuils, vingt-cinq sangliers...

Sur la tombe de ce bon et loyal serviteur, une dalle plate en pierre de Pont-Levoy porte gravée, cette inscription :

SANS PEUR

1898-1909

IL FUT SANS REPROCHE